

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1895

Discours prononcé par M. Sextius MICHEL, Maire du XVème Arrondissement

Mesdames, Messieurs,
Mes chers Amis,

M. le Ministre de l'Instruction publique m'a fait un grand honneur en me désignant pour présider la distribution des Prix du Lycée Buffon. Cet honneur, je l'apprécie davantage depuis qu'il m'a valu de la part de votre éloquent Professeur de Philosophie, M. Fonsegrive, des paroles de bienvenue si aimables et tout empreintes de courtoisie universitaire.

Quand votre très honoré Proviseur voulut bien m'en parler, je lui fis part de mes scrupules, estimant que c'était plutôt la place de quelque éminent représentant des lettres ou des sciences. Mais il m'assura, avec une délicatesse dont je fus profondément touché, que c'était aussi celle du premier magistrat de l'arrondissement, alors surtout que celui-ci avait le premier conçu l'idée de la création d'un lycée dans un des quartiers les plus éloignés des centres intellectuels, et qu'il avait employé à la réalisation de ce projet tout son crédit et toute son ardeur.

Je me laissai facilement convaincre, et voilà comment je viens aujourd'hui rajeunir ma pensée et mes souvenirs au contact de votre jeunesse, au souffle de ce printemps dont vous êtes l'image charmante et la vivante réalité.

Vous y perdrez une de ces brillantes allocutions dont mes prédécesseurs étaient coutumiers, car je viens simplement causer avec vous comme quelqu'un qui vous connaît et vous aime après avoir passé par toutes vos épreuves et toutes vos joies, pour avoir longtemps vécu avec des jeunes gens qui avaient, comme vous, l'esprit toujours alerte et l'âme accessible à tous les sentiments généreux.

Pour répondre au meilleur de ces sentiments, naturels en vous comme le parfum dans les fleurs, j'ai hâte de remercier en votre nom et au nom de tous ceux qui vous portent intérêt, vos excellents professeurs, aussi distingués par la grandeur de leur dévouement que par l'étendue de leur savoir, et surtout l'homme énergique et bon, le proviseur d'élite dont les assauts d'un mal, heureusement conjuré, n'ont pu abattre le courage ni l'empêcher de rester à son poste, semblable à ce général qui, blessé en combattant, reste quand même sur le champ de bataille et ne se veut reposer que sur un trophée de lauriers.

Ce devoir étant rempli, je ne saurais tarder davantage à remercier pour ma part et à féliciter au nom de cette assemblée M. Fonsegrive, dont le spirituel et superbe discours vibre encore à nos oreilles et charme nos esprits. En écoutant tout à l'heure ce langage plein en même

temps de chaleur, de raison et d'autorité, en l'attendant développer, au grand profit de la morale et de la dignité humaine, sa thèse hardie sur « l'art de parvenir », je me prenais à songer à quelque disciple de Socrate discourant, sous les platanes d'Académus, sur le bien ou le mal dans les choses de la vie. Or, comme il est écrit dans le dialogue de Platon, « Hipparque ou l'amour du gain », *qu'il serait mal de ne pas écouter un homme sage et honnête*, je vous le dis, à vous, mes amis : Ecoutez M. Fonsegrive donnant de si sages et de si honnêtes conseils à ceux d'entre vous qu'inquiète déjà le choix d'une carrière. Ecoutez-le. Aucune ambition légitime ne vous est interdite ; mais, c'est par le chemin de l'honneur qu'il veut que vous arriviez au succès ; et s'il a d'énergiques encouragements pour toutes les nobles et généreuses tentatives, il n'a qu'un cri d'indignation et de révolte contre les triomphes passagers de la force et de l'injustice. Demain, quand vous les lirez, ces pages saines et fortifiantes, je vous recommande surtout le passage, d'un pressant intérêt pour quelques-uns, dans lequel il parle de cette voix secrète, sorte d'instinct ou de sens intérieur, que nos pères nommaient « la vocation », et qu'il termine, après quelques beaux vers de Victor Hugo, par cette poétique exhortation : « Suivez ainsi l'impulsion secrète de vos ailes frémissantes à cette heure divine où elles veulent s'ouvrir. »

Pour vous, chers élèves, que ne sollicitent pas encore les urgentes préoccupations de la vie sociale, peut-être préférerez-vous m'entendre vous parler, pendant les quelques minutes qui me restent, de choses plus immédiates, c'est-à-dire, de vos études, de vos prix, de votre cher Lycée. Ce sont mes propres souvenirs que j'évoquerai, non que je veuille, comme le vieillard d'Horace, me faire le louangeur du temps passé, devant vous qui regardez l'avenir, mais pour bien marquer l'intérêt mêlé de respect que portaient les anciens et que portent encore à la jeunesse les hommes de mon âge.

N'est-ce pas avec une joie presque juvénile que nous aimons à regarder les apprêts d'une fête comme celle-ci ? Nous n'y voyons plus, il est vrai, les couronnes de nos premières années, modeste trophée qu'ennoblissait le baiser maternel, ces couronnes de laurier, cueillies à même la forêt ou le jardin, dont, aux grands jours de la Grèce, les vainqueurs olympiques étaient aussi fiers que des *Odes triomphales* de Pindare. Mais nous y retrouvons, quelques-uns avec un souvenir de fierté, tous avec le regret des jours envolés, ces beaux livres, plus beaux que ceux de notre temps, et que vont recevoir, aux applaudissements du plus sympathique des auditoires, les heureux vainqueurs du Lycée Buffon.

Pour le lycéen, comme pour l'homme mûr, la vie est assurément un combat, un combat dont on cueille ici-bas les palmes. J'aurais tout aussi bien pu dire « une guerre », sans que ce mot effrayât les mères, puisqu'il ne représente ici que de flatteuses promesses et de riantes images ; une guerre de sept ans auxquels correspondent à peu près et le temps de vos études et celui que les conscrits d'autrefois passaient sous les drapeaux, sept ans pendant lesquels, à l'époque où le raisin finit de couler sous le pressoir, où les épis d'or sont déjà rentrés dans les granges, après le traditionnel voyage dans le Nord aux opulents pâturages, ou bien dans le Midi, où mûrit la fleur de l'oranger, vous revenez périodiquement, bravement, pleins d'une ardeur régénérée, n'ayant plus, jeunes troupes ou vétérans, qu'une préoccupation, qu'une espérance, qu'un but, vous ranger sous la conduite de vos chefs expérimentés, et chercher à conquérir peu à peu, pour ainsi dire ville à ville, province à province, cette nouvelle Terre-Sainte qu'on appelle la Science.

Vous me saurez gré, n'est-ce pas ? d'avoir dans ce plan de campagne, attesté votre droit au repos, aux distractions, aux voyages qui se résument en ce joli mot « les Vacances », *messivae et vendemiales feriae*, comme disaient les Latins. Je ne prétends pas les avoir inventées, mais je suis certain que les législateurs intelligents qui vous les ont octroyées ne pensaient pas à vos plaisirs comme moi en ce moment ; ils en ont fait, avec raison, je l'avoue, une machine de guerre. C'est qu'en effet, chaque année, le champ de la science s'agrandit ; la lutte devient de plus en plus difficile, de plus en plus chaude ; de plus en plus la victoire est le prix des persévérants et des braves. Ne fallait-il pas vous garder de la lassitude et du découragement ? Et l'on songea aux vacances. Il y avait bien eu, dans un temps, les délices de Capoue où Annibal avait fait à ses troupes des loisirs dont ils abusèrent. Mais on s'était dit que vous seriez plus sages que les Carthaginois. L'on eut encore raison. Car le découragement est bien le pire de vos ennemis. M. Fonsegrive l'a bien compris, et ce n'est pas une des parties les moins intéressantes de son discours. « Soyons, vous a-t-il dit, soyons tenaces, persévérants, et ne nous décourageons jamais. » Demandez aussi à vos autres professeurs ce qu'ils en pensent, eux qui, durant le cours de vos études, dépenseraient au besoin toute leur énergie pour soutenir la vôtre.

Vous me permettrez ici un de mes souvenirs, quand même charmants, comme de ces beaux fruits qu'on a goûtés dans son enfance et dont on garde toujours la saveur. Faites-en provision tandis que vous êtes jeunes ; ces retours vers le passé laborieux et souriant réjouiront votre vieillesse. – Donc, un de nos maîtres, avec qui j'ai été longtemps en relation d'amitié, avait une manière à lui de nous remonter le moral. Avant d'embrasser la carrière universitaire, il avait, je ne sais par quelle circonstance, servi quelque temps dans l'armée, en Afrique. Aussi, quand le courage de ses élèves faiblissait, se souvenant de son premier métier, il les haranguait à la façon de Tite-Live : « Qu'est-ce à dire, Messieurs ? Qu'est-ce qui vous arrête ? Ces chronologies, ces nomenclatures arides, dites-vous, comme des routes sans fin et sans arbres ? Ces textes inextricables comme des forêts vierges ? Ces problèmes insidieux qui vous regardent avec des yeux de sphinx ? Allons donc ! Figurez vous que ce sont en effet des marches forcées à travers un pays sans pain et sans eau, de rudes montagnes à gravir que n'ont jamais foulées des pieds humains, ou de farouches remparts à escalader sous un soleil qui vous aveugle ; et en avant, jeunes soldats ! » Ces deux mots « jeunes soldats », c'était son appel suprême aux énergiques résolutions.

Cela nous fit d'abord un peu sourire. Nous finîmes par adorer cet excellent professeur, à cause même de la franchise un peu brusque de ses exhortations. Seulement, il se trompait d'époque. Les jeunes collégiens d'alors étaient, certes, d'aussi bons Français que ceux d'aujourd'hui. Mais, la loi permettant l'exonération du service militaire, la plupart d'entre eux savaient bien qu'ils ne seraient jamais soldats. Ce mot n'avait pas la même portée qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, mes amis, vous savez que chacun se doit à son pays avant tout ; l'honneur national vous apparaît sous une forme plus immédiate. La moindre circonstance, une simple allusion, un mot suffit pour susciter en vous l'élan sacré du patriotisme.

Somme toute, mon vieux professeur avait raison. Pourquoi, lorsqu'on est jeune et qu'on a le cœur bien placé, se rebuter des difficultés, des obstacles qui barrent la route ? Ce sont là, au contraire, autant d'heureuses rencontres où s'exercent les énergies et les volontés, où se forment les caractères et les talents, où parfois se dévoile, à l'œil attentif d'un maître, la

précocité du génie. Ces idées vous sont familières, je le sais, et je n'ai ici aucun courage défaillant à relever. Si j'avais à le faire, pensant à ce qu'attendent de vous vos parents et le pays, peut-être vous dirai-je à mon tour : « Jeunes Français, en avant pour la famille et pour la patrie ! »

Il est assez d'usage, depuis Virgile, de comparer les petites choses aux grandes. C'est pourquoi, au rebours d'un grand historien qui fut, à son heure, un grand patriote, et qui, avant de faire le récit de mémorables batailles du commencement de ce siècle, décrit avec complaisance les lieux où doit se passer l'action, je vais, chroniqueur modeste, après avoir parlé de vos luttes pacifiques, comme on dit encore, vous parler un peu de la Maison qui en est la théâtre journalier et le bienveillant témoin.

Les Romains disaient « la Ville » en parlant de Rome ; vous dites « la Maison » en parlant du Lycée. L'usage d'appeler ainsi l'établissement où l'on fait, où l'on a fait ses études, m'a toujours semblé un des plus justifiés et des plus heureux. Il répond à ce sentiment profond et délicat qui nous porte à aimer, à désirer revoir, à regarder comme nôtres les lieux où nous sommes nés, où nous avons vécu, ou simplement ceux où nous avons reçu cette seconde naissance qu'on appelle l'éducation. Il n'est personne qui, même aux époques les plus tourmentées, n'en ait gardé en soi la radieuse image. Vous n'oublierez jamais la maison qui fut votre second berceau. Vous l'aimerez après l'avoir quittée, car elle ne laissera en vous que d'aimables souvenirs.

Voulez-vous connaître la force de ce sentiment que dans le midi on appelle l'amour du nid ? Un de mes amis a fait ses études dans un collège situé près des remparts de la ville, demeure triste et sombre, ayant des murs si élevés qu'elle ressemblait à une prison. La seule distraction des élèves était, pendant le jour, après les heures d'étude, d'écouter au loin dans la plaine le chant des cigales, dont Anacréon leur avait révélé l'harmonie, et, le soir, de regarder tout là-haut, dans le ciel bleu, les étoiles accomplir leurs révolutions en de libres espaces. Point d'arbres, dans la cour de récréation. A quoi bon ? Le soleil, qui répartit avec largesse l'or de ses rayons dans toute la Provence, ne pénétrait là qu'à regret et comme à la dérobée. Tout porte à croire que mon ami s'y ennuyait à mourir, et il y a passé les dix plus belles années de sa jeunesse. Or, voilà que, l'été dernier, il a fait pour la vingtième fois peut-être plus de deux cents lieues en chemin de fer pour aller revoir son collège qui ressemblait à une prison. Est-il beaucoup de pèlerinages qui aient un but aussi touchant ?

Le Lycée Buffon, lui, est gai, riant et coquet. Il a des arbres. Dès l'aube, le moineau, cher à Catulle, y chante. Il a même des fleurs et des arbustes toujours verts et des eaux jaillissantes qui font songer aux antiques fontaines où venaient les Muses se baigner, les Muses inspiratrices des Belles-Lettres. Et puis, chose inappréciable, c'est un lycée d'externes. Aussi, combien joyeux sont-ils nos jeunes lycéens, le soir, quand, la tâche sérieuse accomplie, ils rentrent au logis où les attend le baiser d'une mère (on le retrouve partout dans la vie) et quelquefois le sourire d'une sœur ! Combien joyeux, le matin, ils le quittent, la boutonnière fleurie par la main de la sœur ou de la mère qui au départ leur sourit encore ! Hélas ? et cette joie que tant d'autres goûtent à présent, je ne l'ai jamais connue ; Comme mon ami, j'étais interne.

Y a-t-il, Mesdames et Messieurs, une meilleure éducation que celle ainsi donnée à la fois par la famille et par le lycée ? C'est, à mon sens, l'éducation par excellence. On y sent comme le souffle de deux maternités, celle de la mère proprement dite et celle de la patrie, cette autre mère douce et forte, qui, réunies dans une même sollicitude, combinent leurs efforts pour d'un seul être en former deux, l'homme et le citoyen. Vous l'avez compris, vous qui n'êtes ici que pour vos enfants, et je vous en félicite. Vous plaît-il de savoir combien, sous la successive et deux fois paternelle direction de Monsieur Adam et de Monsieur Dalimier, s'est accrue la prospérité du lycée Buffon ? A la fin de la première année (1890), il comptait 205 élèves ; aujourd'hui il en compte 578. Ils seront plus de 600 à la rentrée.

Indépendamment de l'excellente direction, à quoi attribuer des progrès si rapides, sinon à la situation en bon air, au dévouement des maîtres, à l'application des élèves et surtout au bon enseignement qu'on y donne ? Ce n'est pas tout : de nouvelles améliorations, des agrandissements se préparent. En son infatigable ardeur et dans l'intérêt des familles de ses élèves, M. Dalimier a fait un beau rêve. Il a rêvé une maison similaire, un lycée de jeunes filles qui élèverait, non loin de celui-ci, ses constructions élégantes. Tout le monde le demande, le proviseur, le maire, le conseiller du quartier. La création en est aussi urgente que l'était celle du lycée de garçons quand l'illustre vice-recteur de l'Académie de Paris voulut bien la prendre sous ses auspices. Nous ferons encore appel à sa haute bienveillance. Nous solliciterons aussi l'appui de l'éminent inspecteur d'Académie, M. Evellin, dont la présence à cette fête de famille est un encouragement et un honneur pour tous. Et, j'en ai le ferme espoir, nos vœux seront exaucés. Alors, mes amis, vos jeunes sœurs pourront aller puiser un enseignement analogue au vôtre, dans une maison aussi coquette, aussi riante, aussi bien aérée que celle-ci. Et, à la grande joie d'une savante directrice, *formosi pecoris custos*, elles s'y rendront en foule, aussi heureuses que vous, et sans qu'une trop longue absence attriste le foyer.

Il serait peut-être temps de m'arrêter. Mais j'ai encore, sur le cœur, quelque chose que je tiens à vous dire. Je vous demande un peu de patience. Je manque, du reste, pour vous, à cette règle de l'art qui veut qu'on précipite le mouvement oratoire au moment de la péroraison. Si j'ai eu tort, vous me le direz à la fin.

Tous les ans, la municipalité, pour augmenter les ressources de sa Caisse des Ecoles, donne une fête foraine. Cette fête, très goûtée du public et très productive, s'allonge jusque sous les beaux marronniers qui ornent la façade du lycée. Il vient s'y établir une foule bigarrée de marchands forains de toute profession. La diversité plaît. Pouvons-nous les en empêcher ? les pouvons-nous priver de leur gagne-pain ? Il y a parmi eux des industriels, et ils ont de puissants patrons, voire même d'illustres ancêtres, entre autres ce Tabarin que La Fontaine a immortalisé dans une de ses fables, et Pierre Gringoire que, dans sa *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo nous montre (tout est permis au génie) courant, en habit d'histrion, par les rues et les carrefours, à la suite de la Esméralda, la bohémienne, et de sa chèvre aux pieds et aux cornes d'or. Or, Gringoire, qui fut, après Villon, le plus grand poète du moyen âge, a, dans ses *Folles Entreprises*, composé une ballade dont les trois dizains se terminent ainsi :

Car Dieu bénit tous les miséricords,

Beau vers, dont Théodore de Bainville s'est inspiré, lorsque, dans une de ses comédies, il fait dire au hardi poète :

Les malheureux sont damnés. C'est ainsi !
Et leur fardeau n'est jamais adouci.
Les moins meurtris n'ont pas le nécessaire.
Le froid, la pluie et le soleil aussi,
Aux pauvres gens, tout est peine et misère.

Vous devinez, à présent, où je veux en venir, et pourquoi je vous ai presque fait un cours de littérature rétrospective. Car vous n'ignorez pas, non plus, que vos maîtres, peut-être vos familles, ne voient pas, sans quelque déplaisir, cette fête foraine si près du lycée. Il dépend de vous de dissiper leurs craintes. Vous avez entendu :

Aux pauvres gens, tout est peine et misère

Ce n'est pas la municipalité, ce n'est pas le maire qui vous dit cela, c'est la poésie, fille de l'enthousiasme, inspiratrice de tous les nobles sentiments ; c'est la divine poésie qui vous demande instamment de ne pas trop vous laisser distraire par le bruit et les attraits de la fête foraine, afin que nous ne soyons pas forcés de priver les petits enfants des malheureux de leur plus précieuse ressource :

Le froid, la pluie, et le soleil aussi, Aux pauvres gens tout es peine et misère.

Que l'écho de ces vers ne produise pas un vain bruit. Songez aux petits enfants pauvres. De cette façon, mes chers amis, vous qui êtes déjà inscrits comme membres fondateurs de notre Caisse des Ecoles, vous en deviendrez aussi les bienfaiteurs. Vous ferez un peu de bien, vos études n'en souffriront pas, et la charité, unie à l'amour du travail, portera bonheur à la Maison.

Sextius MICHEL

(1825-1906)

*Ecrivain provençal de langue d'oc
Fondateur et Majoral du Félibrige parisien*

Maire du XV^{ème} Arrondissement de Paris (1871-1906)